Directrice de publication : Mme Motillon
Rédacteurs : Mana, Léanne, Elias, Marius, Valentin, Noémie, Marie.
Collaboration: Mme Grilly, Mme Duffau

Collège Beauregard Rue de l'Artillerie L.R.

Les élèves de 4éme B présentent :

Histoire de frémir…

La face cachée de Mme Raymonde

Bonjour, je m'appelle Safia, j'ai 13 ans. Ma meilleure amie, Agathe, a disparu sur le chemin qui descend les champs en sortant de l'école, il y a 8 jours 6 heures 14 minutes au moment même où je vous parle. Mon père est journaliste et ma mère policière, elle enquête sur la disparition d'Agathe.

Il y a trois jours, je rentrais de l'école en passant pour la première fois seule par le chemin où Agathe avait disparu. Oui, car j'avais déjà fait des randonnées avec mes parents mais jamais toute seule, enfin bref. J'empruntai donc ce long et interminable chemin serpentant au milieu des arbres quand soudain j'eus la désagréable impression que ce chemin n'aurait pas de fin et qu'il faisait de plus en plus sombre. Il n'était pas comme les autres fois. Au loin, j'aperçus une maison que je n'avais jamais vue. Je décidai alors de m'approcher. La maison m'apparut sombre et lugubre et il y avait une haie qui, manifestement, n'avait pas été taillée depuis plusieurs mois avec des épines assez impressionnantes par leur longueur. Devant le perron, se trouvaient une table et une chaise. Croyant que cette maison était abandonnée, je m'assis un instant dans l'idée de poursuivre ma route quelques secondes plus tard.
Je fermai les yeux un instant, mais la porte d'entrée qui se situait à ma droite s'ouvrit avec un grincement insupportable. J'ouvris les yeux avec peur. Une voix me dit :

« Viens à l'intérieur, il fait plus chaud. »

Je me retournai brusquement et vis une vieille femme devant moi avec une longue robe de chambre et des cheveux tout décoiffés ; elle avait l'air totalement inoffensif et je me dis donc qu'il n'y avait aucun danger, alors j'acceptai volontiers sa proposition. Une fois la porte fermée, les yeux grands ouverts, je regardai la maison qui ressemblait à un manoir. Devant la porte se dressait un escalier gigantesque au-dessus duquel se trouvait un lustre poussiéreux. Dans le bois de l'escalier, je distinguai une porte alors que sur le sol était dessinée une flèche sur le sol pointée vers celle-ci.

« Je suis Mme Raymonde, dit la vieille femme.

-Pardonnez-moi mais je ne vais pas pouvoir rester très longtemps ...

-Juste un petit instant alors, va te mettre dans le salon, je reviens tout de suite. »

Alors j'allais m'installer. Mais les minutes passèrent et Mme Raymonde n'était toujours pas revenue et je devais rentrer ! Alors je hurlai dans la maison :

« Mme Raymonde ! IL FAUT VRAIMENT QUE JE PARTE, IL SE FAIT TARD !!! »

Mme Raymonde ne répondait pas, alors je montai à l'étage, mais ne trouvai personne dans la cuisine ni dans le salon, les chambres, les toilettes. Non, il n'y avait aucune trace de Mme Raymonde. Il y avait un seul endroit où je n'avais pas encore cherché. Derrière cette porte en bois qu'une flèche désignait. Alors méfiante et hésitante, je descendis au rez-de-chaussée et j'ouvris cette porte qui avait attirée mon attention dès le départ. Un grand escalier menait vers le bas. Je cherchai un interrupteur mais en vain. Je pris donc un malheureux briquet. J'avançai avec précaution et quand j'arrivai en bas, une odeur de chair pourrie insupportable régnait.

Des bougies étaient accrochées au mur de la cave alors je les allumai une par une. Des taches de sang maculaient les murs. Alors dans ma tête tout s'embrouilla. D'un seul coup, je repensai à la disparition d'Agathe qui avait été dans le chemin que j'avais emprunté pour rentrer chez moi.
Je pris peur, je voulais reprendre mon briquet que j'avais posé par terre. Mais la porte du haut des escaliers se ferma d'un seul coup, et le feu des bougies partit avec le courant d'air que la porte en mouvement avait procuré. Je retrouvai mon briquet et l'allumai, je fis un pas en avant pour toucher le mur pour voir si cela était vraiment du sang. Mais ce pas me confirma que cela était du sang , non pas au toucher mais à la vue.
De plus, je sentis quelque chose sous ma chaussure. C'était le collier d'Agathe que je lui avait offert pour son anniversaire, il n'y avait donc aucun doute, j'étais tombée exactement dans le même piège que Agathe. Mais pourquoi Mme Raymonde s'acharnait-elle sur des enfants?
Je ne le savais pas mais à voir tout le sang je ne voulais pas savoir. Mon briquet s'éteignit, il n'y avait plus de gaz ; alors j'essayai de m'enfuir mais la porte était fermée à clé.
Je redescendis méfiante avec la boule au ventre. Je m'assis par terre en pleurant, quand soudain une fille cria :

« Au secours, à l'aide je ne veux pas ! »

Je reconnus la voix d'Agathe, me levai d'un coup sec et criai :

« AGATHE !!! OÙ ES-TU ?
- Au secours, à l'aide, je ne veux pas !!!
- AGATHE !!! »

Je touchai les murs pour trouver une issue ; je sentis une porte que je n'avais pas vue en descendant, et j'entendis de nouveau la voix d'Agathe qui criait la même phrase.
Alors je l'ouvris et jetai un cailloux pour voir ce qu'il y avait car j'étais encore dans le noir complet.

Quand je le jetai, il tapa contre les murs et alla très loin ; je me dis que j'étais devant un grand couloir. Sans réfléchir je courus jusqu'à ce que ma course s'arrête brusquement. Je me pris les pieds dans une corde et tombai. Une fois relevée, je sentis une odeur dont je me souvenais.
C'était le parfum de Mme Raymonde. Une respiration fit voler mes cheveux. Je compris que ma tête était à quelques centimètres de la sienne et mon corps était à quelques centimètres du sien, je ne fis aucun geste. Mais elle m'attrapa la jambe et me traîna par terre.
En heurtant une pierre je perdis connaissance, je me réveillai accrochée à un mur avec des cordes dans des anneaux et du ruban adhésif sur la bouche, dans une salle allumée avec d'autres personnes à côté de moi.
Entre chaque personne étaient suspendus d'horribles cadres accrochés avec des clous pointus. Je distinguai également des couteaux, des scalpels et d'autres objets tranchants ainsi qu'une trappe pour les égouts sur le sol.
A côté de moi une fille de 20 ans environ soupira :

« Souffle pour enlever ton scotch. »

Alors je soufflai et le scotch tomba, je lui répondis :

« Merci.
-Y a pas de quoi ...
- Vous êtes arrivée comment ici ?
-Tu peux me dire tu et je m'appelle Caroline, j'ai 18 ans.
Je suis tombée dans son piège comme toi et tous les autres.
- Moi c'est Safia et j'ai 13 ans ; ça fait combien de temps que tu es ici ?
- Ça fait déjà une journée et quelques heures .
- Mais elle nous veut quoi au juste ?
- Elle se nourrit d'enfants. Elle a un ordre précis : le garçon à ma droite, eh bien tu vois demain matin ce sera son petit déjeuner, moi son repas du midi et puis toi celui du soir.
- Malheur !"

J'avais tellement peur qu'une énorme boule au ventre gênait ma respiration. La nuit passa à grande vitesse et le lendemain matin, l'horloge sonna à 8 heures et 30 minutes pile. La porte d'un grand coup s'ouvrit. Caroline et moi, apeurées, ouvrîmes les yeux. Mme Raymonde était là. Caroline cria alors :

« Pourquoi nous ?! Pourquoi faire du mal aux gens qui ne vous ont rien fait !!!!!?????"

Elle se retourna je sentis un vent de panique s'engouffrer dans la salle. Elle était passée de vieille dame à monstre, avec une bouche de plusieurs centimètres, des dents aiguisées comme des lames de scalpels, des yeux énormes avec l'œil blanc et rouge et des cheveux de folle tout emmêlés. Avec un couteau à la main elle s'approcha de nous, devant le garçon tendit son bras prit de l'élan et le planta dans sa chair. Caroline et moi tournâmes la tête en recevant quelques gouttes de sang dans la figure .
La vieille découpa le ventre du garçon, prit la chair et repartit. Alors terrifiée, je demandai à Caroline:

« Mais qu'a-t-elle fait ?
-A ton avis ?... Et quand tu entendras la prochaine sonnerie 10 minutes plus tard elle viendra me chercher, » ajouta-t-elle désespérée.Les heures passaient quand soudain la sonnerie de 11 heures 50 minutes retentit.
Alors je m'exclamai :

« On ne peut pas rester là sans rien faire à attendre la mort, il faut au moins essayer quelque chose ! »

Je réfléchis un instant et une idée surgit. Je pris le clou auquel était accroché un des tableaux de la salle et frottai sa pointe sur la corde pourrie. Au bout de 3 minutes la corde céda, je fis la même chose sur l'autre bras puis finis par tomber au sol. Je détachai Caroline quand l'horloge sonna. Nous nous dépêchions mais par où sortir?! Les pas de Mme Raymonde s'approchaient de plus en plus et nous finîmes par descendre dans la trappe des égouts, la refermant derrière nous.

Nous courions à toute vitesse dans l'eau dégoûtante. Quand soudain le cri de la vieille femme résonna :

« OÙ ÊTES-VOUS SALES VERMINES ?! »

Nous étions arrivées au bout, nous courions tellement vite… Soudain nous nous arrêtâmes, un village brûlé et abandonné se tenait devant nous.

C'était comme un monde parallèle… Nous marchions dans les rues quand nous entendîmes des bruits bizarres dans les maisons en ruines.
Je regardai Caroline et je compris que notre cauchemar ne faisait que commencer...
La peinture des murs qui nous entouraient coula, laissant derrière elle des grilles rouillées. Derrière celles-ci, des créatures se dessinaient. Elles se rapprochaient de plus en plus vite! Effrayées, nous nous mîmes à courir, sans savoir si nous étions suivies, nous courions à perdre haleine. Au bout de quelques minutes, nous arrivâmes dans une vieille fête foraine abandonnée et nous décidâmes de nous cacher dans une attraction appelée les palais des glaces. Soudain, alors que nous étions cachées dans l'attraction afin d'échapper aux créature qui nous poursuivaient, des rires résonnèrent dans les corridors. Nous étions paralysées de peur par ces cris mystérieux. Caroline et moi aperçûmes alors une drôle de silhouette qui se reflétait dans les miroirs.
C'était un homme de environ 1m80, avec des chaussures élimées. Il était vêtu d'une grande salopette de couleur sombre, vieille et délavée. Une bretelle était attachée tandis que l'autre tombait le long de son corps. Il avait un nœud posé sur son tee-shirt blanc déchiré. Son visage était pâle, sa bouche était dotée d'un grand sourire maléfique. Il avait de grands yeux rouges maquillés de blanc et de noir. Le clown éclata de rire et nous poursuivit dans cet étrange palais de glaces. Quand soudain, sous nos pieds, une trappe s'ouvrit. Pendant quelques minutes, nous dévalâmes un tunnel sombre et étroit. Nous arrivâmes alors dans une sorte de grotte où aucune lumière n'était présente, à quatre pattes, sur le sol, dans une chaleur étouffante nous avancions à l'aide d'une lampe torche pour nous éclairer. En éclairant un bout de chemin, nous vîmes une fille ligotée et sale. Nous ne voyions pas vraiment son visage, mais je ressentais quelque chose en cette personne que je connaissais déjà : ses vêtements déchirés, ses yeux, son odeur, son souffle !
Je la reconnaissais, c'était elle, je la retrouvais, enfin, Agathe, ma meilleure amie !
Mais malgré mon immense joie de la retrouver, une question me trottait dans la tête : «mais que faisait elle dans cette galère ?...». Je me dépêchai d'aller la détacher.
Je remarquai son dos était couvert de cicatrices, comme si elle avait reçu des coups de fouets. Son état était effroyable… Son corps était couvert de bleus, de marques de torture, de sang…
Des larmes coulaient le long de son visage. Cela me faisait tellement mal au cœur de la voir dans cet état-là. Comment j'aurais pu imaginer qu'un jour, Agathe, ma Agathe, pouvait finir torturée comme ça… Je ne savais pas ce qu'il lui était arrivé ni qui lui avait fait ça, mais je comptais bien le découvrir.
« Agathe que s'est-il passé ? Qui t'a donc mis dans cet état là ?! »
Elle ne me répondit pas, fixant quelque chose derrière moi. Agathe regardait cette personne ou cette chose mystérieuse avec tellement de peur dans ses yeux que j'appréhendais énormément ce qui se tenait derrière moi.
Mais je reconnaissais cette vieille odeur! A ce moment là je craignais terriblement la personne qui était présente… Je n'eus pas le temps de me retourner que quelque chose me cogna la tête. Je perdis connaissance. Quand je me suis réveillée, je me retrouvais dans une cage, enfermée. Je regardais autour de moi et je vis Caroline et Agathe. Mme Raymonde perdait patience, et nous répétait chaque seconde qu'elle voulait une nouvelle âme pour ce monde parallèle effrayant et glauque.
Quand je voulus tendre le bras pour me designer, la voix de Caroline résonna :
« Je serai cette âme !»
Je n'eus pas le temps d'ouvrir ma bouche, quand soudain Mme Raymonde la prit par le bras, aspira son âme et la mis dans une poupée de porcelaine maléfique.
Quand la poupée ouvrit ses yeux, je traversai le temps et je me retrouvai dans mon lit, mes doudous et moi avec ma mère qui rentrait dans ma chambre en me disant :

« Tu n'es toujours pas prête pour l'école? »

Sur le moment je ne répondis rien. Quand enfin j'avais fini de m'habiller je sortis de chez moi pour l'école, mais devant ma porte d'entrée, Agathe m'attendait avec son sac sur le dos.

« Tu en a mis du temps, dépêche toi on va être en retard! »

Seule moi, et rien que moi, me souvenait de notre aventure. Ils avaient tout oublié, la disparition d'Agathe, le chemin qui menait à la maison de Mme Raymonde.
Il n'y avait que moi qui me souvenait.

FIN

Mana & Léanne

Le Manoir des Anges

J'étais dans le manoir, où étant petit, j'avais passé ma vie avec mes parents, sans sœur ni frère. Mais un jour je ne vins pas au manoir pour revoir chaleureusement mes parents, je ne les reverrais plus jamais, je me souviens du jour où la police vint me voir, m'annonçant la nouvelle, me posant des questions étranges mais je ne me souvenais plus, je ne voulais pas me souvenir. Tous leurs biens m'appartenaient. Le manoir sans vie me paraissait fade, même repoussant. Des souvenirs de mon enfance me revinrent brusquement, je gambadais dans le jardin avec mes parents en rigolant, un sanglot me prit, mais je décidai de ne pas les pleurer. Je me dirigeai directement vers leur chambre, le lit était fait, tout était rangé comme si personne n'y avait habité.
J'ouvris un tiroir, puis d'autres, tous étaient vides. Je visitai toute la maison, il ne restait rien à part le mobilier, les photos ou affiches, toutes les affaires avaient disparu, sans doute emmenées par la police. Je revins dans mon ancienne chambre, elle avait été transformée en chambre d'amis. Je rangeai mes affaires dans le tiroir vide, je m'allongeai sur le lit et j'éclatai en sanglot, je pris seulement vraiment conscience, à ce moment-là, que je ne les reverrais plus jamais.

Plus jamais ma mère ne me serrerait dans ses bras et plus jamais elle ne me réprimanderait sur mon comportement. Plus jamais mon père ne me demanderait de l'aider à jardiner, plus jamais il dirait « Styliste c'est vraiment pas terrible, Dimitry pourquoi ne fais -tu pas chef d'entreprise comme ton père ? ». Je me rendis compte que je ne savais pas comment ils étaient morts.
Je m'étais assoupi dans le lit et je fis des rêves, la plupart étaient des souvenirs mais, le dernier s'était mué en cauchemar. Je décidai de me lever pour faire un tour dans le jardin. En passant dans le couloir, je regardai les photos, je m'arrêtai devant l'une d'entre elles que j'aimais particulièrement, c'était la fois où j'avais gagné une compétition de tennis, je brandissais la coupe sur le podium à la première place. Je sortis de mes pensées et je regardai de nouveau la photo mais elle avait changé, je déglutis, sur la photo je faisais une grimace avec des dents pointues, les autres personnes étaient devenues des statues.
Je clignai des yeux et au moment de les rouvrir, j'entendis un bruit de feuille déchirée et je vis la photo en deux, mais ce qui m'effraya le plus fut que la photo soit devenue toute noire, je sortis de la maison en courant et me dirigeai vers le cabanon au fond du jardin. Je m'assis au sol dans un coin à côté d'une statue qui représentait Cupidon et d'une boîte à outils, je m'assoupis la tête contre la boîte.

Une sensation de froid au niveau du cou me réveilla en sursaut mais une main me plaquait contre la boîte métallique, mais cette main n'était pas humaine, c'était une main en pierre, je levai la tête avec beaucoup de mal et ce que je vis m'effraya, la statue me tenait la gorge, j'avais de plus en plus de mal à respirer, Cupidon me tenait toujours, le froid m'engourdissait et les forces me quittaient peu à peu. Je soulevai la clé et la lançai sur la statue avec le peu de force qui me restait, mais mon tir était imprécis et je la lançai trop haut, elle percuta un pot de peinture bleue et le pot bascula puis tomba sur la statue en m'éclaboussant. Je sentis que la main desserrait sa poigne et je ne sentis plus aucune sensation de froid. Je ne pus le voir partir à cause de la peinture sur mes paupières et je n'osais pas bouger, je voulais qu'il me croie mort. J'attendis une, cinq, vingt minutes pendant lesquelles je n'entendis aucun son, à part celui de mon cœur et de ma respiration un peu trop bruyante dans se silence sinistre, je passai les mains sur mes paupières pour enlever la peinture mais elle avait séché, j'osai enfin ouvrir les yeux, la cabanon était dans un désordre pas possible avec de la peinture partout, mais aucune trace de la statue à part des traces de pieds et de main sur la poignée à cause de la peinture.

Je me précipitai sur la porte et la fermai à clef. Je réfléchis à ce qui venait de se passer, une statue m'avait attaquée, la peinture l'avait fait fuir ou alors elle m'avait cru mort ? Elle était partie sans faire de bruit même en ouvrant la porte. Je tremblais sur place, je voulais partir mais j'étais réticent car mes affaires étaient là-bas et je ne voulais pas quitter le manoir. Après plusieurs minutes de réflexion, je décidai de chasser la statue, c'était chez moi et je n'allais pas me faire chasser par une statue. Dans le cabanon se trouvaient des pistolets à eau que je décidai de remplir de peinture.

Je savais que ça marchait car étant petit j'avais fait une bataille avec un copain dans ma chambre et je me souviens encore de la fessée que j'avais reçue, ma volonté de chasser la statue me parut soudain comme la meilleure solution. Mais quelque chose me faisait peur ; dans le manoir y avait-il d'autres statues vivantes ?

J'étais devant les portes de ma maison, la frayeur m'étreignait le ventre, j'avais peur des statues à l'extérieur, j'avais l'impression qu'elles me regardaient. Je rentrai dans le manoir. Le hall m'effrayait, les escaliers qui menaient au premier étage me paraissaient dangereux avec les statues sur les rambardes. Elles avaient un regard menaçant et leurs dents me paraissaient étrangement blanches et pointues. Je montai la première marche en gardant les statues dans mon champ de vision. Soulagé d'arriver en haut, je tournai à droite : le couloir était obscur avec deux portes, celle de droite ma chambre et celle de gauche la salle de bain. Je m'arrêtai sur place, il y avait deux piliers au fond du couloir, mais j'étais persuadé que des statues se trouvaient là quelques heures avant. Je me dirigeai vers la chambre en jetant des coups d'œil derrière moi. La porte me glaça le sang en s'ouvrant avec un grincement sinistre, mais aucune statue ne se trouvait dans la chambre. Je refermai la porte et je m'accroupis ; d'autres statues se promenaient dans le manoir, j'avais l'impression de m'être jeté dans la gueule du loup. Je décidai de partir avec le moins d'affaires possible mais avant il fallait que j'appelle la police. Je pris mon portable et appelai la police, les bips me parurent durer des minutes, quelqu'un décrocha :

« Allô ?
-Bonjour, aidez-moi j'habite dans le manoir des Anges à côté de Paris à la campagne, dis-je très rapidement et avec espoir.
-Parlez moins vite monsieur, votre nom s'il v… »

La communication coupa et la lumière s'éteignit. Je pris mon portable et j'activai le mode lampe. Je m'approchai de l'interrupteur et l'activai, le désactivai, rien ne se produisit. La panique me prit. J'ouvris la porte et courus dans le couloir. J'arrivais dans les escaliers quand la lumière se ralluma. Elles étaient là, toutes avec une apparence d'ange. Elles me regardaient en montrant leurs dents pointues, elles s'approchaient lentement, j'avais peur, j'étais effrayé, mes jambes tremblaient. Quand les statues arrivèrent à la première marche, je me repris en main et je tirai partout avec le pistolet à peinture. Le hall ainsi que les statues furent recouverts de peinture en quelques secondes. A ma plus grande horreur, ça ne les arrêta pas ; au contraire, elles continuèrent de marcher encore plus vite. Je sentis deux mains me prendre le bras, un grand froid me prit. Une main m'agrippa l'autre bras, une autre les cheveux. Je sentis qu'on me poussait et tombai au sol. J'étais effrayé mais le froid m'avait engourdi les membres. Ma dernière pensée fut que la statue au-dessus de moi ressemblait légèrement à mon père.

La police arriva quelques heures après. Ils ne trouvèrent rien à part des traces de peinture, mais rien n'avait changé, aucune affaire ne fut retrouvée. Une chose avait changé : une nouvelle statue se trouvait dans le hall sur une rambarde des escaliers. Elle me ressemblait étrangement…

FIN

Elias

Le 24 …

Tout commençait si bien : marié, deux enfants, un métier de cadre dans une grande société, sain de corps et d'esprit. Tout allait si bien jusqu'au soir tragique : nous prenions l'apéritif au bord de la piscine quand Brandon, notre enfant de trois ans, tomba dans l'eau.
Je plongeai, le mis sur le bord et tentai de le réanimer ; les pompiers arrivèrent et l'emmenèrent à l'hôpital, trois longs mois s'écoulèrent et Brandon était toujours inanimé. Il poussa son dernier soupir le 24 février 1985, le jour de mon anniversaire.

Cela allait faire trois ans désormais que je venais me recueillir sur sa tombe, tous les vingt-quatre février, ce jour avant si joyeux était depuis le drame toujours triste et morne.
Je rentrai donc chez moi et cherchai quelque chose à faire, je regardai la télévision : « rien d'intéressant ». J'entendis un bruit étrange venant du jardin, je me précipitai à l'extérieur : « personne !» L'eau était trouble mais il n'y avait pourtant pas de vent ... Je me sentais comme aspiré par cette dernière si bien que je me mis en sous-vêtement et je plongeai dans l'eau.

Cette dernière étant gelée, je sortis rapidement de la piscine, de peur d'attraper froid, je pris une serviette et me séchai. Malheureusement je désirais encore me baigner… Je décidai donc d'investir dans une véranda pour pouvoir me baigner, été comme hiver. Après avoir bien cherché, je trouvai la perle rare, le meilleur rapport qualité prix. Cinq mois de travaux prévus : c'était long, certes, mais cela me suffirait.

Ma femme, ma fille et moi désirions un changement, quelque chose de joyeux, une occupation pour nous changer les idées : « Et si nous allions dans un parc d'attraction ? » proposa notre fille Blake. « Pourquoi pas » lui répondis-je !

Après trois heures de route, nous arrivâmes au parc d'attraction et nous nous amusâmes beaucoup. Après avoir fait un grand huit, un manège, une maison hantée (qui comme d'habitude n'était pas effrayante du tout), nous allâmes à la boutique de souvenirs du parc. Ne sachant que choisir, je pris une boule à neige. Elle m'inspirait beaucoup… Nous décidâmes de rentrer à l'hôtel, Blake, ma femme Jennyfer et moi-même.
Mais sur le chemin du retour je vis un café qui s'appelait « the twenty-fourth avenue ». Je dis à ma femme et ma fille de continuer sans moi, je les rattraperais plus tard. Je poussai le porte puis j'entrai dans le bar. Après m'être assis au comptoir, je commandai un verre d'alcool fort : un spécial « vingt-quatre » ans d'âge.

Puis quelques verres après, je pris la direction de l'hôtel. A peine l'avais-je aperçu du coin de la rue que je me rendis compte qu'il était en train de brûler ! Je me précipitai vers notre chambre, la n°24. Je vis des corps carbonisés dans le couloir, j'arrivais suffoquant devant la porte de notre chambre et, malgré la fumée qui piquait mes yeux, je réussis à l'ouvrir : c'était extraordinaire ! Ma femme, qui ne semblait absolument pas perturbée par l'incendie dans l'hôtel, était assise sur le fauteuil et lisait un livre « 24 façons de faire un régime ». Le 24 ! Pourquoi toujours ce chiffre maudit! Il était partout ! « Non! » hurlai-je. Puis ce fut le noir total …
Je me réveillai à l'hôpital trois jours plus tard. Les médecins ne comprenaient pas ce qui m'était arrivé (moi non plus d'ailleurs) ; certains docteurs présents prétendaient que c'était l'alcool qui m'avait joué des tours, d'autres la mort de mon fils …Après que les médecins m'eurent gardé quelques jours en observation, ils me laissèrent enfin sortir. Je décidai donc de rentrer chez moi pour voir l'avancement des travaux.

« Enfin chez soi ! » et la bonne nouvelle dans tous ça c'était que les travaux étaient finis. Je me précipitai donc à l'intérieur de la véranda et je plongeai. Je nageai d'abord, puis au bout de quelques longueurs, je sentis mes muscles engourdis, je me laissai donc flotter au bord de l'eau.
J'attendais... quoi ? Je ne le savais pas... Qui ? Je m'en doutais... Oui, le moment était venu, je le voyais devant moi, je voulais l'embrasser. Je le sentis s'accrocher à moi, ses ongles s'enfonçaient dans mon dos nu, l'eau claire devint rouge. Je le laissai m'emporter, je me noyai, comme lui…
A la suite de mon autopsie les médecin ne trouvèrent rien, aucune goutte de sang… Mais le plus étrange dans tous ça, c'est que mon corps ne présentait aucun symptôme de noyade…

FIN

Marius et Valentin

Chambre n°117

Il était tard et je devais aller travailler. Je sortis de chez moi dans ma tenue d'infirmière et je m'installai dans ma voiture pour me rendre à l'asile. En arrivant, je croisai ma collègue qui me raconta sa journée d'hier, me disant qu'elle était épuisée et qu'elle était ravie de prendre une semaine de congé. Je lui proposai un café avant que je commence mon travail afin qu'elle se détende, car elle n'avait pas arrêté de s'occuper des patients de l'hôpital depuis deux semaines. On alla au café voisin, la serveuse nous installa dans un coin tranquille.

« Les patients de l'asile ne sont pas toujours de bonne humeur, se plaignit-elle, j'aimerais tellement changer de travail, je n'ai jamais voulu être infirmière... »

La serveuse arriva :
« Deux cafés s'il vous plaît, commandai-je.
- Bien sûr mesdemoiselles. » Et elle repartit.

Nous reprîmes notre conversation et j'expliquai à ma collègue qu'elle n'avait pas à s'en faire lui avouant que, de toute manière, je n'aimais pas non plus mon travail mais qu'il fallait bien gagner sa vie. Quand on eut fini, je demandai à la serveuse l'addition, et nous nous quittâmes pour une semaine.

En retournant à l'hôpital, on m'annonça que je devais aller m'occuper d'une femme dans la chambre 122. Je montai les escaliers et me retrouvai donc dans le couloir vide et silencieux. On entendait seulement le bruit de mes pas sur le marbre blanc du sol, jusqu'à ce que j'entendis un bruit étrange dans la chambre inoccupée, la 117. J'ouvris la porte de celle-ci et, au même instant, un éclair illumina la chambre vide. Je m'aperçus que la fenêtre était ouverte et qu'elle claquait à cause du vent qui soufflait de plus en plus fort. En la fermant, je vis le jardin en contrebas. La pluie commençait à tomber et les arbres étaient secoués dans tous les sens. Un autre éclair fit apparaître des ombres aux formes angoissantes et un frisson me glaça le sang. Je m'assurai que la fenêtre était bien fermée et qu'elle ne s'ouvrirait pas de nouveau. Je sortis rejoindre la chambre 122. Et quand j'eus fini mon travail, je rejoignis les collègues :
« Tout va bien Elena ? Tu as l'air bizarre, me demanda l'une d'elles.
- La chambre 117 est-elle censée être occupée ? demandai-je.
- Non, il n'y a plus personne depuis la semaine dernière. »
Je repartis chez moi après mon travail. Il était tard et j'étais fatiguée. En me couchant je repensai aux phénomènes étranges de cette soirée, ceux qui me faisaient peur.
Le lendemain soir, je repartis travailler. J'avais presque oublié les incidents de la veille. Quand je retournai dans le couloir, j'entendis le même bruit dans la chambre 117 sauf que ce soir-là, il n'y avait ni vent, ni pluie, la fenêtre ne pouvait donc pas battre seule. La chambre ne pouvait pas être vide, j'hésitai à entrer…
Je me décidai quand même à jeter un coup d'œil. J'entrai prudemment et je vis que la fenêtre claquait quand même. Je voulais m'enfuir en courant mais en m'approchant, je remarquai une trace de main ensanglantée, j'étais terrifiée. Je partis le plus vite possible pour rentrer chez moi. Mais d'abord je devais expliquer à mes collègues que je voulais me reposer. Arrivée chez moi, je me couchai directement.
Le lendemain soir, je ne voulais absolument pas retourner à l'hôpital mais je me disais que je me ferais sûrement licencier si je ne travaillais pas. Je m'installai donc la voiture à contre coeur. J'étais vraiment terrorisée à l'idée de retourner dans ce couloir vide. En arrivant, on m'informa qu'il fallait que j'aille nettoyer la chambre 118 située juste à côté de la chambre 117. Je voulais absolument refuser, mais j'y étais obligée. En retournant dans le couloir toujours vide, je n'entendis rien, il n'y avait aucun bruit dans la chambre 117. Je passai très discrètement devant la porte de cette chambre horrifiante, j'avais très peur. J'allais m'occuper de mon patient, je lui demandai s'il n'entendait pas des bruits réguliers dans la chambre voisine.
« Je n'entends que le silence de l'hôpital, me répondit-il, et pourtant, j'ai de bonnes oreilles. »
J'avais l'impression de devenir folle, pourquoi étais-je la seule à avoir horriblement peur de ce lieu ?
Soudain, un rire terrifiant et grave s'échappa de la chambre vide.
« Vous entendez ?! criai-je.
- Quoi ? interrogea mon patient.
- Là ! Le bruit ! Le rire dans la chambre d'à côté !
- Je n'entends rien. »

C'en était assez ! Je devais partir au plus vite ! Je sortis en courant, affolée. En sortant de l'hôpital, j'entendis un cri, un cri que je connaissais, c'était celui d'une amie qui travaillait avec moi. Je ne pouvais pas la laisser, je retournai dans le couloir en courant. Je la vis qui marchait comme un fantôme vers la chambre 117. Je courus vers elle pour la rattraper, mais c'était trop tard, elle était rentrée dedans. Je rentrai à mon tour, mais elle n'était plus là, elle avait disparu. Je criai son nom, je l'appelai, elle ne répondit pas. Je la cherchai pendant longtemps, je regardai même par la fenêtre, on aurait dit une folle. Il y avait un miroir dans la chambre, je le regardai, je vis mon reflet apeuré…
Soudain, je me sentis pleine d'effroi: ma collègue apparut à son tour dans le miroir, elle se tenait debout derrière moi. Je me retournai brusquement, j'étais seule à nouveau. Prise de panique, je courus chercher de l'aide.
« Aidez-moi ! A l'aide !
- Que se passe-t-il ? me demanda l'infirmier qui accourait vers moi.
- Stéphanie a disparu ! Je l'ai vue rentrer dans la chambre 117 ! Mais elle n'y est plus ! Je l'ai vue dans le miroir, mais elle n'est plus là ! Il faut appeler la police !
- Oui, je comprends, Elena, ne vous inquiétez pas, je m'en occupe... mais retournez dans votre chambre, s'il vous plaît... La 117, ne vous trompez pas !

FIN

Marie et Noémie